

Mercredi 27 février

Meutoh

Réveillée vers six heures par des tambours. On dirait une cérémonie. Je me lève, téléguidée par les percussions... qui s'avèrent être des battoirs à riz. Installées sous les maisons, un bâton à la main pour chasser les poules, les femmes mariées – elles portent la coiffe traditionnelle – préparent la nourriture de la journée, certaines portant une veste ouverte sur leur poitrine.

Peser de tout son poids sur une planche : le pilon monte. Descendre de la planche : le pilon s'abat dans le mortier. Peser sur la planche : le pilon monte. Descendre : il tombe dans le mortier. Ça, de la nuit noire au soleil bien levé. Je me balade dans le hameau au son de cette musique archaïque.

Terre battue jonchée de merdes de cochons, de chiens, d'enfants. On comprend pourquoi les pieds sont la partie impure du corps, et aussi pourquoi on vit sur pilotis. De temps en temps, un chien m'attaque. Les gens se méfient un peu – surtout les femmes, qui ont peur que je les prenne en photo. Malgré tout, dans l'ensemble, je suis assez bien tolérée parce qu'hier la femme du chef m'a fait faire le tour du village en montrant fièrement à tout le monde le dessin que j'avais fait de sa coiffe.

En haut du village, près de la « porte » – portique orné de sculptures effrayantes qui dissuadent les mauvais esprits –, un grand espace dégagé. Pendant que je prends des notes sur l'endroit, une jeune fille qui porte un bébé sur le dos se plante en face de moi et me fixe. Le bébé ne bronche pas.

Cloué sur un grand arbre, à trois mètres du sol, un triangle en bois avec trois branches de chaque côté qui montent vers le ciel et des mobiles qui pendent. Au-dessus, un portique supporte de longs bâtons disposés en croix. À droite, une potence d'environ cinq mètres, en haut de laquelle est enroulée une corde. Alors que je suis en train de penser que le sacré est presque palpable, porté par la musique des tambours à riz des femmes, la jeune fille qui me regarde pisse debout, sous son sin.



